

Le Galepin

- BLEU -

n°9 - 1^{er} juin 2018

n°9 – Sur des photos d'Émeline Gouverne

Sommaire

MARIO LUCAS T'ES OÙ JOHN?	3
ROGER WALLET L'ATELIER	5
ANNE L'HISTOIRE DE ZIGMUND ET XENIA	7
BRITT L'HISTOIRE DE TOMA ET D'ANDREA	9
CLAIRE L'HISTOIRE DE NIKOLA	11
DOROTHÉE L'HISTOIRE DE GEORGES	13
ÉMELINE L'HISTOIRE DE LEO	15
SYLVIE VAN PRAËT DIDASCALIES EN CINQ TABLEAUX POUR TROIS PERSONNAGES	17
NADINE FOUCHET J'AVAIS GARDÉ LA CLEF...	20

MARIO LUCAS

T'ES OÙ JOHN ?



Les draps étaient froissés et traînaient à moitié sur le sol, un pantalon de pyjama, comme jeté à la va-vite, gisait au pied du lit, une feuille de papier, pliée en quatre, était posée sur la table de chevet, comme oubliée. Rien d'autre, pas de sac de voyage ni de vêtements dans la vieille armoire. Chose étrange, un plan de la ville était déplié recouvrant la quasi-totalité de la couche. Les patrons de l'hôtel ne l'avaient pas vu depuis le début de la semaine, c'est ce qui les décida à prévenir les forces de l'ordre. Cette absence, sans avoir prévenu personne, ne semblait pas normale. La police posa quelques questions. Le disparu se prénom- mait John et personne ne semblait le connaître.

« Tu ne vas pas y aller, ça t'avancera à quoi ? Eh John, tu m'entends ? »

À quelque huit cents kilomètres de là, dans un hameau comprenant, en tout et pour tout, trois maisons et une ferme, régnait un silence pesant, les habitants ne se parlaient pas et les touristes (quand il y en avait) ne s'y attardaient pas. Pourtant, l'endroit n'était pas désagréable, verdure, vieilles pierres, fleurs sauvages, arbres fruitiers, vaches et moutons, petites collines vallonnées aux alentours, etc. Mais, ce silence qui pesait

sur le hameau paraissait cacher bien des secrets. À dix kilomètres de là, après bien des virages et des nids de poules, se trouvait un village où trônaient, tels des vestiges anciens, quelques magasins. C'est là que John travaillait.

John était célibataire, un grand mec, pas moche, avenant, les gens l'aimaient bien. Après un brevet de vendeur, il avait été embauché par la supérette. (Où il vivait ? Eh bien, dans le hameau dont j'ai parlé plus haut.) Il habitait dans une petite maison mitoyenne de celle de son frère, l'ancienne maison des parents qu'ils avaient séparée en deux. Son frère, lui, était casé, une femme, deux gosses et un bon boulot à quatre-vingts kilomètres de là.

Leur mère était décédée il y a trois ans et leur père, lui, avait disparu bien des années auparavant, dans des circonstances bizarres sur lesquelles je reviendrai peut-être plus loin.

« Tu ne retrouveras jamais celui qui a fait ça. Et puis, maintenant c'est trop tard ! »

John n'écoutait pas son frère, il ferma la porte à double tour et partit sans se retourner. Des années qu'il ruminait, qu'il échafaudait toutes les hypothèses et les plans imaginables.

Maintenant il savait.

La police ne trouva rien, l'hôtelier jeta le peu de choses qu'il y avait dans un sac en plastique et les porta à la mairie. Difficile de savoir qui était cet homme, d'où il venait et s'il avait de la famille.

C'est dans un bar que John avait eu la réponse qu'il cherchait depuis des années. Trois vieux discutaient autour d'une table, ils parlaient fort, John entendait « C'est comme l'autre, là, l'espèce d'English, un vrai con celui-là, quand il s'est fait flinguer on n'a pas pleuré, l'Dubois a eu raison ! »

John sortit en titubant, il allait chercher à en savoir plus, qui était ce Dubois et ce qui c'était passé. Le porte à porte commença.

(Je ne vais pas m'attarder là-dessus, juste vous dire que son père avait été descendu lâchement dans un bois suite, apparemment, à de vieilles histoires remontant à la guerre 39/45).

Il l'avait retrouvé le Dubois, ne restait plus qu'à attendre le moment favorable. Pour cela, il devrait faire quelques centaines de kilomètres (il avait dû fuir, le mec, se mettre à l'abri, au cas où).

John, à peine sorti du hameau, avait roulé comme un fou jusque-là, cherché un hôtel, dormi

un peu, déplié et examiné la carte de la ville et il était ressorti quelques heures plus tard, enfilant son sac à dos sur ses épaules. Au fond du sac, quelque chose de lourd pesait sur les lanières. Il prendrait son temps, ferait le tour de la ville, prendrait des repères et préparerait son stratagème. Trop longtemps qu'il attendait ce moment : venger son père.

Suite à des appels dans la presse et à la télé, son frère avait, lui aussi, sauté dans sa voiture, roulé comme un fou, rencontré les flics, était passé avec eux voir l'hôtel où son frère avait pris une chambre, récupéré le sac plastique, tout étalé par terre, vu la carte, déplié la carte, une croix rouge sur un point précis. Laisant tout sur le sol, il partit en courant, criant dans les rues :

« T'es où John ? T'es où John ? Attends-moi ! Reviens ! Me laisse pas seul, bordel ! Reviens ! T'es où ? T'es où ? »

À bout de forces, il s'effondra sur la chaussée, le visage trempé par la sueur et les larmes.



L'ATELIER



C'était parti pour être une belle semaine. Le temps était superbe en bord de Loire et jamais la guinguette n'avait connu une telle affluence. Moi qui n'aime rien tant que les paysages à peine vallonnés mais qui déteste l'eau, qu'est-ce que je venais faire ici ? Eh bien ce que je sais faire de mieux : écrire.

J'avais rencontré le trio de quadras enthousiastes qui avaient lancé le projet et leur avais proposé de rédiger chaque semaine un recto-verso qui rendrait compte de la vie dans ce coin improbable de Baule où jadis fleurissaient les pommiers. Ils m'avaient écouté avec étonnement, je leur avais montré un autre petit journal réalisé sur le salon du livre de Beaugency. Stéphane avait commandé une bouteille de vin rouge. On trinqua, ce qui valait réponse.

Très vite l'idée leur vint de me proposer d'animer un atelier. J'étoffai l'idée : quatre jours pour écrire, un pour répéter et, le samedi, on lirait nos textes à l'occasion d'une balade alentour.

Elles furent cinq à s'inscrire. A, B, C, D, E... Enfin, quatre. Plus une, qui passait beaucoup de temps à faire des photos. Elles étaient jeunes,

pleines d'allant et très jolies, ce qui convenait parfaitement à mon envie de trousseur les mots. C'était E la photographe. Émeline. Elle avoua un goût prononcé pour la marionnette et promit de me montrer.

On se mit au travail. Je proposai un tour de chauffe avec une consigne très ouverte, ludique : Faites votre auto-portrait en quinze mots. Et on a combien de temps ? demanda Anne. Britt éclata de rire, Eh ben quinze minutes !

Je les observais tout en tirant sur ma cigarette. Je pris du café au bar, revins avec les six tasses et la cafetière. Elles étaient plongées dans leur texte et une chose me frappa : l'incroyable sérieux avec lequel elles hésitaient, lançaient leur crayon, raturaient, exactement comme si de ces quinze mots dépendait leur sort. Je le leur dis On ne peut écrire que comme ça, comme si notre vie en dépendait. Émeline resta longtemps plongée dans mes yeux. Elle semblait chercher quelque chose.

C'est elle qui commença la lecture. Elle lut :

Devojka - Dan - Noc - Mama - Umri - Cekaj - Ulazi u isto - Vapaj - Molim - Vrisak - Da se raspadne.



Elle s'était levée et lisait avec gravité. Un silence. Elle expliqua C'est du croate. Mon ami est croate. Au printemps nous sommes allés à Sarajevo dans sa famille. Depuis la guerre, son père ne parle plus. Il a écrit quelques mots sur un papier et me l'a donné. Danko a hoché la tête, Je te traduirai. ça veut dire :

Fillette - Jour - Nuit - Maman - Mourir - Attendre - S'apeurer - Pleurer - Supplier - Hurler - S'écrouler.

Quand elle avait fait la connaissance de Danko elle s'était pris la guerre de Yougoslavie en pleine figure. Elle n'était même pas née mais cette guerre l'avait touchée au cœur. Ça avait été son tout premier spectacle, «*Dom za vesanje*», avec la musique de Goran Bregovic.

Elle avait dans son sac quelques photos de ses marionnettes. Elle me tendit celle-ci :



C'est le père de Danzo...

A, B, C et D semblaient familières des propos d'Émeline. Aussi quand Dorothee lâcha Et si on écrivait des histoires sur la Serbie ? les trois autres acquiescèrent.

J'avais prévu tout autre chose, de genre d'histoire tendre et rieuse, avec un peu de gravité et d'émotion, qui convient bien à une balade un samedi après-midi de juillet... Mais elles étaient là toutes les cinq, elles, frémissantes de l'envie d'écrire. Une telle impatience ne se désavoue pas.

Cherchez d'abord votre personnage, prenez une femme, un homme, un enfant et essayez de le voir aussi précisément que... Et pourquoi on ne se mettrait pas en scène ? suggéra Claire.

Assez vite elles tinrent les bribes de leur scénario. Je leur demandai de le formuler en trois phrases. Je leur montrai comment ces trois phrases étaient déjà de l'écriture, elles devraient pouvoir figurer en quatrième, à la fois résumer et donner le ton. Donner envie ? Je les mis en garde : On ne travaille pas dans la pub, on n'écrit pas ce qui plaît aux gens mais ce qui fait sans au plus profond de nous. On n'en est pas encore à chercher des lecteurs.

Chacune s'isola. Je ne les entendis pas de l'après-midi. Juste, de temps en temps, le clic du Nikon d'Émeline.

Un moment elle vint me dire à l'oreille Je les connais. Tu sais, ça va être déchirant...



L'HISTOIRE DE ZIGMUND & XENIA



Zigmund a dix-neuf ans. Sa copine s'appelle Xenia. Elle a vingt-trois ans. Ils vivent à Visoko, où ils se sont rencontrés il y a trois ans. Zigmund était alors étudiant et interne dans un lycée du bâtiment. Xenia y travaillait en tant que secrétaire. Depuis que la guerre a commencé ils vivent dans la rue. Devant la menace, ils décident de partir à Lukovac où vivent les parents de Zigmund. Arrivés sur place, ils découvrent un village en ruine. Les maisons ont toutes été incendiées par les soldats. Certaines ont été éventrées par les tirs d'obus. Les rues sont couvertes de cendres et de poussière.

Rue de Moscou, ils cherchent le numéro 52, la maison où les parents de Zigmund habitent depuis trente-cinq ans. Plus rien ! Il ne reste qu'un mur debout, tout le reste n'est plus qu'un enchevêtrement de poutres brisées et de briques amoncelées sur le sol de terre battue. Zigmund se précipite sur le tas de gravats et soulève des pans de mur qui, pour certains, pèsent plus de cinquante kilos. Ses mains sont en sang. Il hurle le nom de ses frères et sœurs. Tout à coup là... qui

dépassent des décombres... des chaussures. Sales. Poussiéreuses. Pleines de débris de briques. On dirait les chaussures de... Il se jette dessus, balance les gravats, s'acharne. Le bas du pantalon... la jambe... Il croit reconnaître le pantalon marron... La ceinture, la chemise... La chemise à carreaux... Il s'arrête, il tombe à genoux. Il s'effondre en larmes... Son père...

Pendant des heures Zigmund et Xenia poursuivent leurs recherches dans les ruines de la maison. Quand la nuit tombe, épuisés et affamés, ils décident de chercher un lieu sûr où passer la nuit et se dirigent vers la lisière de la forêt.

En s'aventurant de quelques centaines de mètres, Xenia repère l'ombre d'une petite cabane de chasseurs à l'abandon. Les deux jeunes gens s'approchent. Par une fenêtre cassée s'envolent deux pigeons blancs. Zigmund cherche dans sa poche un briquet pour éclairer l'endroit. Il avance dans la pièce à tâtons et Xenia chuchote

« Attends-moi, j'ai peur »...

Au bout de quelques minutes, Zigmund trouve une bougie et l'allume. Il lève la tête, c'est plein

de toiles d'araignées. Xenia lui dit : « On va pouvoir passer la nuit ici ».

Quand ils se couchent, là sur le sol, le bois craque sous le poids de leurs corps fatigués. Ils sursautent. Sous le lit, en soulevant la paille, ils découvrent une trappe. Ils font effort pour la soulever. Une échelle plonge de quelques mètres. Un vent glacial souffle dans les cheveux de Xenia. Ils décident alors de descendre tout doucement. Dans ses mains, Zigmund protège du vent la seule bougie dont il dispose. Lorsqu'il met le pied par terre, il se cogne contre une torche. Il l'allume. Les yeux de Xenia scintillent à la lumière du flambeau. Ses jambes tremblent.

Ils avancent de quelques pas. Au bout de la cave ils aperçoivent une porte cassée, ils la poussent, elle s'effondre sur le sol, soulevant un nuage de poussière. Ils se protègent le visage en remontant leur maillot sur le nez. Quelques instants plus tard, la poussière s'évacue et Zigmund balade sa torche. Ils découvrent une étagère pleine de boîtes de conserves et de bouteilles en verre.

Affamés, les deux jeunes gens bondissent sur la première boîte qu'ils trouvent. Des raviolis. Zigmund s'empare d'un couteau et ouvre la boîte froide. La date de péremption est passée depuis longtemps, mais cela ne les empêche pas de manger ces raviolis froids, écœurants, à pleine bouche. Xenia murmure : « On pourrait rester là le temps que les combats cessent ». Zigmund lui sourit.

Quatre jours plus tard, ils sortent de la cabane car la réserve de nourriture est épuisée. La lumière du jour leur éblouit les yeux. Ils ont sérieusement discuté de la situation : la meilleure solution serait de gagner un camp de réfugiés.

Ils prennent le premier chemin. Ils marchent dans la boue, il a tellement plu que le sentier n'est plus qu'une patageoire. Ils avancent avec précaution, craignant à tout moment de tomber sur les Serbes. Quand une branche craque, ils s'ac-

croupissent et attendent pour voir si des soldats ne surgissent pas.

Soudain, ils entendent un braiment. D'un bond, ils se plaquent derrière un tronc en retenant leur souffle. Ils voient alors surgir une vieille femme tenant son âne par la bride. Cette vieille est inoffensive, ils décident de l'aborder.

Xenia lui dit : « Ne craignez rien, nous venons du village d'à côté. Est-ce qu'il y a encore des soldats dans la forêt ? » La vieille est rassurée : « Non, ils sont partis depuis deux jours. (Elle se met soudain à pleurer.) Ils ont brûlé ma maison. Je leur ai échappé par miracle car j'étais dans les champs. Je suis la seule rescapée... Depuis, je suis seule avec mon âne ». Zigmund lui demande si elle a vu passer des réfugiés. « Oh oui, beaucoup ! Ils allaient vers Tuzla. En marchant vite, vous pourrez les rattraper dans la journée. Vous descendez tout droit jusqu'à la rivière, vous remontez la colline et là, ils ne seront pas très loin. »

En s'éloignant, elle leur lance :

– Dobra Sreća ! [Bonne chance !]

– Hvala ! [Merci !]

Ils marchent jusqu'au soir. Ils arrivent à l'orée de la forêt, en haut de la colline. Dans le soleil couchant ils aperçoivent en contrebas un village, le camp sans doute et, derrière, la ligne sombre des bois qui barre l'horizon. À mi-pente du coteau, une colonne se traîne. Ils sont une cinquantaine, qui avancent péniblement, appuyés les uns contre les autres. Quelques enfants sont juchés sur des épaules. Un vieillard s'appuie sur une canne.

Xenia et Zigmund sont soulagés. Ils pressent le pas pour les rattraper. Ils approchent du camp. Une fumée noire monte d'un bâtiment. Quand ils ne sont plus qu'à cent mètres, ils voient les barbelés. Des soldats montent la garde. Ils se sont regroupés face à eux. Ils les mettent en joue.

L'un d'eux crie : « Zastoj ! »

ce qui veut dire « Halte ! » en serbe.



L'HISTOIRE DE TOMA ET D'ANDREA



Toma habitait à la campagne, à Kotor. Il cultivait les champs avec ses bœufs. Sa femme Agata était morte depuis longtemps. Ses enfants, David et Aurélia, étaient partis travailler en ville, à Bihac. Il les voyait rarement. Quand la guerre éclata, il était terrorisé à l'idée qu'un malheur puisse leur arriver. Et c'est ce qui se produisit.

Un matin, les soldats entrèrent dans Bihac. Ils rassemblèrent tout le monde sur la place du marché et séparèrent les hommes des femmes et des enfants. Les hommes furent emmenés vers les camions. Les soldats regroupèrent une partie des femmes et des enfants dans la mairie et ils lancèrent des grenades, ce qui mit le feu. Ceux qui essayèrent de s'échapper du bâtiment furent

abattus par des rafales de mitraillettes.

Quand il apprit la nouvelle, Toma partit pour la ville. Il voulait savoir si ses enfants avaient échappé au massacre.

La cité était déserte et complètement détruite. Toma errait au milieu des ruines quand une jeep déboula. Les soldats l'arrêtèrent. Ils le fouillèrent et l'embarquèrent. Il fut conduit dans un stade à la sortie de la ville où tous les prisonniers étaient entassés. Ils étaient des centaines, hommes, femmes et enfants. Dans l'après-midi, les soldats apportèrent des seaux d'eau et des miches de pain rassis pour les prisonniers. Ces derniers passèrent la nuit couchés sur l'herbe froide et humide, certains emmitoufflés dans des couvertures de fortune.

Toma grelottait. Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Il pensait sans cesse à ses enfants.

Au matin un garde s'adressa aux prisonniers. Il leur proposa de s'engager dans l'armée serbe s'ils voulaient rester en vie. Un garçon d'une vingtaine d'années se leva d'un bond. Le côté droit de son visage était maculé de sang. Il avait une barbe de plusieurs jours. Sa chemise à carreaux était couverte de boue et son pantalon déchiré au niveau du genou. Il hurla : « Jamais ! Plutôt mourir ! »

D'autres prisonniers se levèrent également pour montrer leur désaccord. Ils firent quelques pas vers les Serbes qui tirèrent en l'air pour ramener le calme. Le jeune garçon lança un caillou dans leur direction. Le projectile frappa l'un d'eux en pleine tête. L'officier sortit un revolver accroché à sa ceinture et tira sur le lanceur. Les prisonniers

se précipitèrent sur le jeune homme qui venait de s'écrouler au sol. Ils l'entourèrent. L'un d'eux le souleva : il était mort. On entendit des cris de haine. Les soldats se tenaient prêts à intervenir.

Toma profita de la confusion pour courir vers les gradins du stade. Il se glissa sous l'armature métallique soutenant les tribunes. Il avança prudemment à quatre pattes et découvrit une petite fille en pleurs, recroquevillée sur elle-même. Il s'approcha avec douceur, posa la main sur son épaule. Surprise, elle allait crier mais Toma lui mit la main sur la bouche : « Chut ! N'aie pas peur ».

Ils restèrent immobiles plusieurs minutes. On n'entendait que coups de feu et hurlements. Quand la fusillade cessa, Toma jeta un coup d'œil vers la pelouse. Il vit des dizaines de prisonniers agenouillés, les mains attachées dans le dos. Alors un gradé s'approcha de l'un d'eux, il lui mit son revolver sur la nuque et appuya sur la gâchette. L'autre tomba comme une masse. Il passa au suivant et poursuivit méthodiquement sa besogne.

Ils en tuèrent ainsi une centaine au hasard. Des femmes aussi et des enfants. Certains ne criaient même pas quand le tueur se plaçait dans leur dos, comme s'ils étaient soulagés d'en finir là. En fin de journée, les cadavres jonchaient le sol de leurs taches rouges. Ils firent monter les survivants dans des camions et quittèrent le stade.

La nuit était tombée. La petite fille s'était endormie. Toma sortit de sa cachette. La lune brillait et éclairait les cadavres que les Serbes avaient abandonnés. Il avançait avec prudence, en s'assurant qu'il n'y avait plus de soldats dans le stade. Quand il en fut certain, il alla chercher Andrea et la prit dans ses bras. Ils sortirent. Il voyait la ville au loin, avec de grands panaches de fumée noire. Il entendait le bruit sourd des mortiers. Parfois, l'éclair d'une explosion trouait la nuit.

Il se dirigea vers la forêt. Il marchait en retenant son souffle. Il évitait de faire craquer les branches mortes sous ses pas. Au bout d'un long moment, il discerna la silhouette d'une cabane. Sans cloute une de ces cabanes où les bûcherons dormaient, avant la guerre, quand ils avaient à faire plusieurs jours dans le même coin.

Elle était vide. Il n'y avait qu'une paillasse. Il y déposa Andrea. Puis il s'allongea près d'elle et, très vite, le sommeil le prit.

Le lendemain, ils se remirent en route. La forêt s'éclaircissait et le soleil traversait les feuillages. Sur la gauche du chemin il aperçut un rongeur. Il restait encore pas mal de mûres dessus. On était au début de l'été, elles avaient encore un goût suret mais la fillette s'en régala.

Ils marchèrent des heures et des heures.

Le long du chemin forestier, ils voyaient de temps en temps un corps abandonné. On l'avait parfois recouvert à la hâte avec des feuillages. Certains portaient des traces de sang.

Ils arrivèrent ainsi à l'orée de la forêt. Ils aperçurent au loin un groupe de réfugiés, ils étaient une trentaine au moins. Ils devaient aller vers le camp de Tuzla où on les protégerait.

Alors Toma mit la fillette sur ses épaules et il accéléra le pas pour les rejoindre...



L'HISTOIRE DE NIKOLA



Vukovar. Automne 1991. Trois mois que les Serbes encerclent la ville. Ils la bombardent tous les jours. Tous les jours les Croates s'organisent tant bien que mal pour riposter mais les munitions manquent. Et bientôt les vivres. Pourtant la population refuse de se rendre. Tous les jours les Serbes essaient de s'infiltrer dans les faubourgs et tous les jours ils sont repoussés. À la mi-novembre pourtant, le combat devient désespéré. Les troupes de Milosevic sont plus nombreuses et surtout mieux armées. Ce jour-là, les Serbes réussissent à se rapprocher du centre ville. Les derniers défenseurs se sont regroupés autour de l'hôpital. Ils ne tiendront plus longtemps.

Le père de Nikola lutte courageusement. Il a laissé son fils à la garde des voisins, « Il est trop jeune pour se mêler de ça ». Nikola n'a que douze ans. Vers midi, sa mère est sortie pour essayer de se ravitailler à l'épicerie. Bien sûr il ne reste pratiquement rien dans les rayons mais on ne sait jamais...

Les tirs se font plus pressants, plus violents. Signe que les Serbes sont maintenant tout près.

Nikola n'y tient plus. Il veut retrouver son père, il veut se battre à ses côtés parce que Vukovar, c'est son pays à lui aussi. Il sort en courant et se faufile entre les ruines. Avec tous ces bombardements, il n'y a pratiquement plus une maison debout.

Nikola court dans la poussière et la fumée pour que les Serbes ne le voient pas. Soudain, il se prend les pieds dans un obstacle : il tombe nez à nez avec le cadavre d'un soldat croate qui n'a plus que la peau sur les os. Il doit être là depuis un moment. Il dégage une vraie puanteur. Nikola recule en quatrième vitesse de quelques pas et bute sur un fusil mitrailleur. Il se penche pour le ramasser. Surpris par le poids, il passe la bandoulière autour de son cou et examine l'arme avec précaution.

Entendant le moteur d'une jeep se rapprocher, Nikola s'adosse au mur d'une maison en ruine pour passer inaperçu. La jeep s'arrête à côté du soldat mort. Deux hommes en descendent et se penchent pour fouiller le cadavre. Sans réfléchir, Nikola les met en joue et appuie sur la détente.

Les soldats, surpris, se jettent sur le côté. Ils ripostent aussitôt à l'aveuglette. Ils arrosent la maison. Ils pensaient bien avoir éliminé tous ces salopards ! Nikola est terrorisé. Il jette son arme. Il se recroqueville. Il rampe à travers les décombrés. Les balles lui sifflent aux oreilles. Pourvu qu'ils ne l'aient pas repéré ! Il trouve une planque sous une poutre, au milieu des débris. Il se faufile et fait glisser un pan de béton derrière lui. Et il attend. Il tremble, son cœur bat à cent à l'heure. Les soldats le cherchent, le chef a dit : « Pas de prisonniers, on flingue tout ce qu'on trouve ! » Mais ils ne le retrouvent pas. Ils fouillent partout, pas trace du « terroriste ». Ils finissent par abandonner les recherches.

La nuit tombe. Nikola sort de sa planque et se faufile dans les rues. Il longe les murs des maisons détruites. Des incendies se sont déclarés un peu partout, une fumée noire monte des gravats. Les rues sont jonchées de cadavres.

Derrière l'église, il reconnaît tout à coup son copain Kazmir. La balle lui a arraché la moitié du visage. Il tient toujours son chat contre la poitrine. Horrifié de cette vision, Nikola se mord la langue pour ne pas hurler. Dans la seconde suivante, son corps est secoué de violents sanglots. Il tombe à genoux près de son ami et il pleure. Puis il trouve un rideau dans une maison en ruine et il en recouvre son corps en sang. Il fait comme il a vu faire aux enterrements ; il lui dit « Adieu, Kazmir. Je te vengerai ! »

Il se remet en marche. Arrivé à l'école, à demi effondrée sous les obus, il finit par s'endormir sous le préau.

En pleine nuit il se réveille. Qu'est-ce que c'est que ces explosions ? L'usine est en feu. Heureusement, elle n'est pas sur le chemin de l'hôpital. Car il sait que les partisans se sont regroupés près de l'hôpital. Son père est parmi eux, il en est sûr. Il doit le rejoindre.

Les flammes éclairent maintenant l'hôpital. Il marche longtemps avec prudence, il regarde partout avec beaucoup de précautions pour ne pas se blesser. Il épie le moindre bruit pour repérer les soldats.

Au bout d'une heure enfin le voilà près du bâtiment. Il escalade le mur à un endroit où les obus l'ont un peu écroulé. Il réussit à repérer que les coups de feu partent du premier étage, dans la zone des urgences – il connaît, il y est venu souvent avec son père... En rampant, il progresse jusqu'au pied de la bâtisse et il enjambe la fenêtre éclairée. À ce moment, une main inconnue le bâillonne, des bras l'immobilisent, il se sent emporté...

On l'emmène à l'étage, on l'interroge : qu'est-ce qu'il fait là ? par où a-t-il réussi à se faufile ?

Un homme pousse la porte et pose les yeux sur lui :

– Nikola ! C'est toi ?

– Papa, on va venger nos morts.

Le père serre son fils dans ses bras. En contrebas, un tank serbe fait lentement pivoter sa tourelle vers eux...



L'HISTOIRE DE GEORGES



Georges, journaliste au journal parisien « France d'abord », va rendre visite à son père Léon Grachetta à Amiens, le 15 septembre 1942. N'allez pas croire qu'il fasse partie des collabos. Non. Il a toujours eu des idées progressistes. Il a décidé de rester au journal car c'est un moyen, pour lui, d'être au courant de pas mal d'informations ; secrètement, il fait partie d'un réseau de résistants...

Georges a trente-cinq ans et son père en a vingt de plus mais il a gardé une silhouette étonnamment jeune pour son âge. Bernadette, sa mère, est décédée de la grippe en 1932.

Georges est dans le train Paris-Amiens de 5h02. Il sera en gare de Creil à 6h30.

Le train stoppe brutalement. Que se passe-t-il ? Ça parle fort, en allemand. L'inquiétude se lit dans le regard des passagers. La vieille dame à côté de Georges est bien près de flancher : ses mains tremblent et elle écarquille les yeux.

Georges lui aussi commence à frémir à l'idée que des soldats allemands montent dans le wagon. Au moment même où il songe à l'article qu'il doit

écrire cette nuit dans la cave de Henri Ambroise, la porte du wagon s'ouvre brutalement.

« Papiere ! » Deux soldats entrent. Ils sont jeunes, à peine plus de vingt ans. « Ausweiss Papiere ! » hurlent-ils. La vieille dame assise aux côtés de Georges panique de plus en plus. Au moment même où les deux Allemands se dirigent vers elle, elle fouille dans son sac. Prise de panique, elle ne trouve pas ses papiers. Elle est à deux doigts de tomber dans les pommes.

Quand son tour arrive, Georges ouvre son portefeuille et fait tomber sa carte de presse. Un des soldats la ramasse. « Ah ! Journaliste, je vois... » Le soldat détaille la carte avec intérêt. « Ah ya ! Je vois ! France d'abord... » Georges a repris son assurance : « Oui, je pars en reportage. » « Très bien ! » reprend le soldat, « Eh bien, bon reportage ! »

Puis ils se tournent vers sa voisine. La vieille dame devient toute rouge : « Je suis désolée, je ne sais pas où je les ai mis... » Et sa voix, paralysée par la peur, s'étrangle dans sa bouche. Brutalement, le soldat la saisit par le bras pour l'arrêter. À ce

moment, Georges dit : « Je la connais, c'est une amie de ma mère ». Les soldats se regardent et décident de la laisser. « Mais ne les oubliez plus, surtout ! » Ils s'éloignent.

– Merci, jeune homme.

– De rien. Il faut bien se serrer les coudes entre Français...

– Vous descendez où ?

– Je vais rendre visite à mon père, à Amiens.

– Moi aussi j'habite Amiens. Ce n'est pas facile de vivre avec l'Occupation. Toutes ces restrictions, c'est insupportable.

Elle se tait un moment avant d'ajouter :

– Le plus insupportable, c'est de voir tous ces uniformes dans les rues. On n'est plus chez soi.

Elle questionne Georges sur son journal : « Comment faites-vous ? Ça ne doit pas être facile tous les jours de savoir qu'on est censuré... »

Georges sourit : « En faisant attention, on arrive quand même à donner des informations qui... » Il s'arrête, il ne doit pas en dire trop.

Alors elle lui dit : « Je sais, je vous lis tous les jours et vos informations sont – elle cherche ses mots – très utiles... »

Tous les deux se taisent. Ils se comprennent...

À ce moment précis, le train redémarre. La conversation dure tout le trajet, jusqu'à la gare d'Amiens. Ils échangent leurs adresses et se promettent de se revoir très rapidement.

Deux jours après, le journaliste rend visite à la vieille dame.

– Un malheur est arrivé. Ils ont pris mon père...

– Entrez, vite !

Elle ferme la porte en regardant à droite et à gauche dans la rue. Elle l'invite à s'asseoir dans un fauteuil du salon et lui explique : « Je suis au courant. Suite à des dénonciations, les Allemands ont embarqué une centaine de personnes ». Elle poursuit : « Ils les ont emmenés au camp de Royallieu, à Compiègne ». Georges comprend que

son père est condamné car Royallieu, on ne le quitte que pour rejoindre les camps de la mort...

Il décide sur-le-champ de se rendre à Compiègne. Il prétexte devoir rédiger un article sur la façon humanitaire dont les Allemands traitent « les terroristes », avec la collaboration de la police française.

Un officier allemand le reçoit.

– Tout se passe bien dans ce camp. Les prisonniers sont bien traités.

– Ils dorment dans des dortoirs ?

– Venez voir, nous n'avons rien à cacher. Suivez-moi.

Ils entrent dans un baraquement.

– Mais... ils n'ont pas de matelas ?

– Bien sûr que si mais ils sont à la désinfection. Nous sommes très à cheval sur l'hygiène... répond l'officier en souriant.

– Et là, à terre, c'est du sang ?

– Ah ya ! Un homme s'est blessé ce matin. Certains sont maladroits, vous savez...

Dans la cour, Georges reconnaît la silhouette de son père. Il s'approche, l'homme se retourne, ils se dévisagent longuement sans rien dire.

L'officier s'est éloigné.

Georges va vers son père. Personne ne les regarde, il lui tend une cigarette. L'homme la prend sans rien dire. Sa main tremble. Georges craque une allumette. L'homme tire une longue bouffée.

– Je crois que c'est la meilleure cigarette que j'aie jamais fumée.

– Tenez, je vous laisse le paquet.

Un soldat lui fait signe de s'écarter.

L'homme dit encore :

– Je penserai à vous en les fumant.

Georges fait quelques pas et brusquement il se retourne. Il revient sur ses pas.

Ils s'étreignent.



L'HISTOIRE DE LEO

à Danzo



Les salauds, ils ont tué Leo !

J'étais dans ma chambre et j'ai entendu des coups de feu. J'ai regardé par la fenêtre et je n'ai rien vu. Je suis sorti dans le jardin pour faire rentrer le chien, mais il n'était pas là.

Papa et maman sont revenus du marché affolés. Ils ont hurlé : «Danzo, Danzo, viens te cacher dans la cave, les soldats sont dans la rue. Ils tirent sur tout ce qui bouge!» J'ai répondu : «Leo a disparu, je dois d'abord aller le chercher». J'ai enjambé la fenêtre de derrière qui était restée ouverte et j'ai traversé la pelouse en courant.

J'ai sauté par-dessus le grillage des Kramek et je me suis adossé au tronc du chêne qui se trouve devant leur maison. On entendait le bruit sec des mitrailleuses et des cris venant de la rue.

La fenêtre du premier s'est ouverte. J'ai vu le grand-père Kramek. Un soldat le menaçait à bout portant. Pistolet sur la tempe. Le coup est parti. Le corps du grand-père a basculé dans le vide. J'ai entendu sa femme hurler.

J'ai vomi.

Je me suis caché dans les buissons. J'ai vu des soldats. Je les observais. Ils ne faisaient que rigoler. Ils étaient complètement ivres. Ils sont entrés dans une maison et en sont ressortis quelques minutes plus tard avec les enfants. Ils les traînaient par les pieds. Ils se sont dirigés vers une vieille grange. Un gibet de fortune avait été préparé. Sur la poutre du bâtiment, ils avaient passé une corde. Les enfants pleuraient et se débattaient.

Je suis parti en courant dans la direction opposée.

Je me suis réfugié derrière une cabane de jardin. J'étais terrorisé. Je tremblais de partout sans savoir si c'était à cause du froid ou de la peur.

J'ai pensé à mon père. Je savais qu'il était parti à ma recherche. J'espérais que les soldats ne l'avaient pas arrêté. Il était peut-être mort à cause de moi. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Il fallait que je retrouve Leo. C'était mon chien, mon meilleur ami.

J'ai aperçu des soldats près d'un camion. Ils ont

fait descendre une vingtaine de personnes du véhicule. Ceux qui n'allaient pas assez vite, ils leur flanquaient un coup de crosse en plein visage. Les malheureux roulaient au sol. Il y avait sur la place une rangée de tilleuls. Les Serbes les ont appuyés contre les troncs et ils les ont tirés un par un. Les autres, ils leur ont fait creuser un grand trou et les ont obligés à y jeter les cadavres. Après ça, ils ont descendu tout le monde et jeté un peu de terre dessus pour cacher leur crime.

J'ai attendu la nuit. Je me suis faufile dans les rues. Tout était démoli, les maisons étaient à terre, des cadavres jonchaient le sol. Mon copain Hasek était allongé dans le caniveau. Il avait le ventre ouvert, l'obus lui avait arraché les deux jambes. Ça brûlait un peu partout avec une odeur terrible de cramé.

Je me suis dirigé vers le parc parce que c'est là que j'avais l'habitude d'emmener Leo en promenade. Je pensais qu'il s'y était peut-être réfugié.

Je connaissais un trou dans la haie par où entrer sans se faire voir. Je m'y suis faufile. Je me suis arrêté quelques secondes pour m'assurer que personne ne m'avait vu.

J'apercevais la maison du gardien dans une brume épaisse. Mon cœur battait violemment. Il fallait que j'aille vérifier si Leo ne s'était pas réfugié là-bas, chez. M. Sdenko. Sa chienne, Arka, était la meilleure amie de jeu de Leo. Chaque semaine, avant la guerre, nous allions chez M. Sdenko et nos chiens passaient des heures à jouer ensemble. Un bruit violent et sourd me fit courir ventre à terre vers sa maison. En entrant, je découvris le corps d'un jeune soldat qui gisait sur le sol, au pied de l'escalier. J'étais terrifié. J'appelai Leo du bout des lèvres, tout en me dirigeant vers l'endroit où travaillait d'habitude le gardien. J'ouvris la porte du bureau tout doucement mais quelque chose de lourd la bloquait. Je poussai plus fort sur la porte et réussis à me glis-

ser dans la pièce. Arka était là, à terre, immobile, couchée sur le côté et éventrée par les balles.

Je sortis de là désespéré. Je ne savais plus quoi faire. Tous ces corps sans vie... J'avais envie de dégueuler.

Je décidai de faire le tour de la maison en redoutant de découvrir le corps de M. Sdenko. Quelle horreur ! J'étais épouvanté à cette idée.

Soudain, alors que j'enjambais le tas de bois, j'entendis des petits cris étouffés. Je reconnus tout de suite les sanglots d'un chien. Je m'accroupis et aperçus Leo à plat ventre, tremblant. D'un bond, il me sauta dans les bras en aboyant. Je le fis taire sans cesser de le caresser. Des larmes de joie inondaient mon visage.

Nous quittâmes le parc. Nous avançons prudemment. On longeait les murs d'un vieil immeuble désaffecté lorsqu'un tir de roquette vint frapper le bâtiment, quelques mètres au-dessus de nos têtes. Un pan de béton s'écroula avant que l'on puisse esquisser le moindre geste. Un nuage de poussière envahit la rue.

Je me relevai avec difficulté. Une atroce douleur me tenaillait les côtes. J'appelai Leo. Silence. Je criai de plus belle. Toujours pas de réponse. Je me jetai sur les gravats, écartant les débris de parpaings et les morceaux de bois avec rage. Leo était coincé sous une poutre. Les yeux fermés, il semblait dormir. Je tombai à genoux. Mon hurlement perça le silence de la nuit...



DISCASALIES EN CINQ TABLEAUX
POUR TROIS PERSONNAGES



Seul sur le plateau il effeuille un album de photos.

Peut-être pourrait-il se contenter de tourner les pages ou bien, avec une expression de dégoût et de rage, les jeter au sol. Le papier photographique même s'il est plus lourd que le papier machine volerait autour de lui mais se collant sans cesse aux jambes du pantalon, avec l'insistance de moustiques photographiques ou de chats joueurs, qui amplifierait sa colère. Il chasserait de gestes désordonnés ces confettis de vies de visages de lumières jaunies, qui sait? Une fureur le saisirait et les morceaux éparpillés seraient définitivement rendus à l'oubli. Une sarabande de bras et jambes, spasmophilie éreintante qui le jetterait au sol. Ou encore il s'agenouillerait et les déposerait avec délicatesse. Une délicatesse pleine de tendresse, de regrets mais aussi tout imprégnée de lenteur. Dans un ordre que lui seul connaît et qui laisserait les spectateurs stupides autrement dit sidérés. Il sentirait alors l'impatience de ceux-ci à mesure que s'étirerait l'instal-

lation des clichés sur le sol. Une sorte de « Dites-le si on vous dérange » planerait des spectateurs vers la scène comme un nuage de malveillance prêt à exploser en grognements en fracas de sièges, et même, s'il prenait le temps de tout déposer au sol, en insultes.

Posé là, au milieu de feuilles muettes, un regard d'abîme planté dans la salle aveugle, il ouvre la bouche mais aucun son ne franchit ses lèvres. On voit bien qu'il essaie d'articuler mais ce ne sont que bâillements de poisson rouge. La voix qu'il retient gonfle son ventre et sa poitrine et n'en finit pas de remonter. Et s'il vomissait et s'il était vraiment malade? Ses yeux s'agitent de droite et de gauche dans un simulacre d'appel au secours. Tout son corps est rigide légèrement incliné vers l'avant mais seuls sa bouche et ses yeux s'animent. Une lumière acide comme un mauvais renvoi le cloue au sol.

Un cri plein des milliers de syllabes retenues pourrait exploser ou encore une plainte tendue comme un fil de funambule de lui à eux, écla-boussés soudain d'un son qu'ils n'espéraient plus. S'il n'y parvient pas il explosera. Non seulement les photos éparpillées mais aussi tous ses mots en désordre recouvriraient la scène. Le public s'agit-erait encore un peu. Il serait moins question de râler de fuir que de lui venir en aide. Franchir le pas d'eux à lui ne devrait pas être impossible. Ils pourraient aussi ricaner et se détourner parce que cela chacun sait le faire ou bien cracher leurs propres mots de bile, de mépris, mots mercantiles « On a payé pour ça ? » Il y aurait bien quelques « Chut ! » mais la souffrance de l'un et des autres n'aurait rien à se dire de plus ; elle ne se partage pas.

Lui si tendu fléchit tout à coup, ses genoux se plient et il tombe lourdement à faire mal. Enfin un son même si c'est celui de son corps ! Autour de lui les feuilles ont vole-

té dans le souffle de sa chute. La lumière est plus crue presque nocive à ébouillanter les yeux. Il est plié en L face à eux, bouche entrouverte.

Il pourrait prier mains jointes ou supplier dans une cavalcade d'onomatopées. Peut-être s'est-il vraiment fait mal en tombant ? Mais ses bras sont restés le long de son buste à presque toucher le sol – nul n'avait remarqué jusqu'à cet instant combien ses membres supérieurs excédaient la normale. Il pourrait rester là quémendant un pardon que personne ne donnera faute d'en comprendre la raison. Certains en fond de salle commenceraient à murmurer que c'est sans doute fini et qu'il faudrait songer à applaudir ou huer.



Mais à cet instant précis les premières larmes coulent sur ses joues, des larmes lourdes qui s'accrochent aux replis du visage. On s'aperçoit alors des rides au bord des yeux et aux coins de la bouche. Il semblait plus jeune ou plutôt sans âge. Du projecteur a giclé un faisceau blanc et les traits s'accroissent ; il grimace ; sa bouche béante laisse échouer un cri terrible.

Les spectateurs pétrifiés ne sont que soupirs d'agacement et crainte ; certains au premier rang ont sursauté et gémissent dans leur mouchoir.

Une femme se lève, longue tige vêtue de noir. Elle tourne le dos au public et se penche sur lui toujours agenouillé. Ses gestes sont patients comme pour calmer un enfant.

Le premier rang murmure « C'est une farce, elle était là depuis le début » avec une sorte d'orgueil d'avoir côtoyé l'actrice muette.

Il aurait alors un mouvement des bras, de ses mains gigantesques, la repoussant violemment vers les sièges ou plutôt, l'enserrant, il attirerait cette ombre et la coucherait sur la scène. Elle soulagerait les deux bras de l'acteur du poids ténu de son corps en

glissant sur le sol et, le contournant, le saisirait sous les aisselles, le soulèverait avec une force qu'on ne lui imaginait pas. Les deux corps dans la lumière n'en font plus qu'un. Il se laisse porter et secouer. Il a des ondulations de pantin et sa tête oscille bouche close larmes taries, le menton affaissé sur sa poitrine.

On entend dans l'obscurité « Ça suffit, c'est grotesque ! » et puis de tristes « Chut ! » On a oublié de regarder la scène en cherchant qui s'écrie, qui s'impatiente.

Chacun étouffe de ne savoir où se joue la scène et qui joue.

À présent les deux corps dénoués se font face et s'observent ; elle tend son visage bouche pointée dans un baiser. Il se détourne et ramasse quelques photos pour lui offrir dans un geste si vif qu'elle peine à les saisir toutes. Elle interroge par un haussement de sourcils presque invisible pour les spectateurs. Il pointe les morceaux d'image de loin comme s'il avait peur d'y toucher. Elle pourrait sortir pour mieux y penser ou laisser tomber ces pages d'une vie qu'elle ne partage pas ou plus. Il aurait pu l'enlacer une dernière fois avant de l'éconduire ou lui tourner



le dos face aux portants prêt à sortir et lui céder la place. Dos à dos, deux lignes verticales immobiles et muettes, elle robuste et fine, lui vaguement ému, attendent les applaudissements qui sans doute ne viendront pas. Au claquement léger de papillon d'une paire de mains, au vacarme de sièges relevés sans grâce, les lumières pourraient inonder la salle. À moins que le silence ne s'abatte sur eux et doucement s'éteignent les projecteurs.



J'AVAIS GARDÉ LA CLEF...



– *J'avais gardé la clef, j'avais gardé la clef...*

Léon passe un gant de toilette humide sur le front de Maribel.

– Dors ma douce, dors.

Il ferme doucement la porte de la chambre et se dirige vers l'évier, retourne sur son bord la tasse à fleurs qu'il vient de rincer.

À la radio, le journaliste annonce les titres du journal de 13h00 : 18^{ème} jour de grève à la SNCF.

– Les cheminots n'ont pas tort sur le fond, le service public faut le défendre mais là, si ça continue ils vont faire couler la boîte...

On frappe à la porte.

– Ah mes voisines ! Entrez donc, Mesdames.

Malou et Francine, toutes deux coiffées de chapeaux de paille, pénètrent dans la cuisine.

– Bonjour Léon, alors, elle est réveillée votre dame ? Ça s'est bien passé ? Comment va-t-elle ?

– Elle dort. Ça s'est bien passée m'a dit le chi-

rurgien, mais elle mettra du temps à s'en remettre. Elle dort toute la journée et elle cauchemarde beaucoup.

– Vous parliez tout seul alors ?

– Ben à nos âges que voulez-vous...

Léon tourne le bouton du poste.

– Moi, ce sont les rétrospectives sur mai 68 qui m'agacent, lance Francine

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Tu ne te souviens pas, Malou, du bazar que ça a été en mai 68 ? Des grèves, tout était fermé, des bagarres dans les rues...

– Enfin, plutôt des manifestations...

– Oui des manifestations pour faire bouger un pays rabougri, c'était bien ! s'enflamme Malou.

Francine regarde Léon et Malou, hébétée.

– Un café, mesdames ? propose Léon en posant sur la table deux tasses dépareillées.

Francine semble contrariée. Elle aligne les anses.

– Elle est bourrée de toc ! murmure Malou sur un ton malicieux.

Léon sourit. Francine fixe la tasse posée sur le bord de l'évier.

– On a eu de la chance de vivre cette époque, reprend Malou. Moi, je m'en souviens comme si c'était hier : je travaillais chez un architecte *branché* comme on dirait aujourd'hui. Il descendait dans la rue avec nous. Du jour au lendemain toutes les filles du secrétariat se sont mises en pantalon et on a tutoyé le patron. C'était plus des pauses-café qu'on faisait, c'était des journées entières à tout remettre en cause. On disait que tout allait changer très vite, on se levait le matin impatient de croquer la vie. J'habitais encore chez mes parents qui, eux, n'étaient pas de ce côté-là mais c'était pas grave ; je disais : demain je volerai de mes propres ailes et je savais que plus rien ne serait comme avant.

– Moi j'étais prof dans un collège de banlieue, ajoute Léon. J'ai fait grève pendant un mois ! Assemblée générale tous les matins, manif's tous les après-midi. C'est d'ailleurs dans un cortège que j'ai rencontré Maribel. Elle tenait une pancarte où il était écrit : Nous ne voulons pas d'un monde où la certitude de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui. Vous parlez d'un slogan ! La phrase était si longue que je n'ai pas pu la lire d'une seule traite, alors j'ai joué des coudes pour retrouver la pancarte... et j'ai trouvé en dessous le sourire espiègle et le regard frondeur de Maribel...

– Et alors ?

– Et alors, porté par l'enthousiasme collectif du moment, moi qui étais d'une grande timidité et bien j'ai osé...

– Et alors ?

– Je lui ai dit mot pour mot ceci : J'ai comme l'impression qu'avec vous de toute façon on ne peut pas mourir d'ennui.

– Et alors ?

– Elle m'a pris par le coude et elle m'a dit : Déjà pour ne pas s'ennuyer on va commencer par se

tutoyer, n'est-ce pas, Gilbert ? J'ai bredouillé que je m'appelais Léon, elle a dit On s'en fout ! Léon c'est moche, Gilbert c'est mieux, et elle m'a collé sans ménagement un baiser derrière l'oreille gauche. La suite vous la connaissez... cinquante ans d'amour.

– Mais alors, elle vous appelle comment ? s'inquiète Francine.

– Léon et... quelquefois Gilbert... ou le contraire.

– Et toi, Francine, tu faisais quoi en mai 68 ?

– Moi ? J'étais en Alsace, ça bougeait à Strasbourg mais chez nous, à la campagne, on était tranquille. Enfin, à cause des grèves, Antonin a été empêché pour venir me voir, c'était fâcheux ! Ils en ont mis du bazar partout ! Mon cousin était bedeau à la cathédrale et vous savez quoi ? Une bande de voyous manifestants est entrée dans la cathédrale avec des vélos et ils ont fait la course ! Une course de vélo dans la cathédrale !

Léon et Malou éclatent de rire.

– Vous trouvez ça amusant ?

– Allez, c'était de la provocation ! Et aussi pour bousculer les codes... 68 a marqué l'ouverture des esprits sur les questions de société, cela a été déterminant pour la libéralisation des mœurs, dit Léon.

– Je ne vois pas le rapport avec profaner une cathédrale du XV^e siècle ! Franchement je ne vois pas...

– Pour les femmes, 68 a été le début de la liberté...

– Peut-être, mais c'est pas grâce à des courses de vélo dans des cathédrales...

Un rôle sorti de la chambre interrompt la conversation.

Léon ouvre la porte.

Maribel est assise dans le lit. Les boutons supérieurs de sa chemise de nuit sont ouverts. Elle pleure.

- J'avais gardé la clef, j'avais gardé la clef...

- Oui, ma douce, oui, tu l'avais bien gardée.

Voilà, bois un peu d'eau, ça va aller. Voilà, tu vas te reposer.

Il lui caresse le front, referme un bouton et lisse le drap. Il repose le verre d'eau. Maribel a refermé les yeux. Léon lui enserme tendrement la main.

Sur la pointe des pieds, Malou et Francine prennent congé.

Elles marchent en silence sur le chemin qui longe le canal. Au loin, après le virage, le chèvrefeuille déborde du grillage de Malou.

À l'ombre d'un frêne elles s'asseyaient sur un banc que le temps a patiné de gris.

Les yeux perdus à la surface de l'eau couverte d'insectes affairés, les vieilles dames convoquent en elles le souvenir des jeunes femmes qu'elles étaient en 68.

Au bout de quelques minutes, Francine brise le silence.

- Pour les femmes c'est sûr que ça a tout changé. Moi, c'est à ce moment-là que j'ai décidé que dès qu'Antonin serait libre, je l'épouserai, que ça plaise ou non à mes parents. Ma tante Irène est restée vieille fille parce qu'elle n'a pas osé décevoir sa mère, je ne l'ai jamais vue sourire.

- Moi, je me souviens de slogans très drôles : Femmes boniches, femmes potiches, femmes affiches, on en a plein les miches, rigole Malou.

- Ça ne m'a jamais fait rire ces phrases-là, c'est comme les vélos dans les...

- Cathédrales, oui je sais !

Un cycliste passe devant elles ; elles le suivent des yeux. Léon est sorti dans la cour, il retire les fleurs fanées de ses géraniums sur le bord des fenêtres.

- C'est bizarre cette phrase qu'elle répète tout le temps, Maribel, J'avais gardé la clef, se demande Francine. Tu ne trouves pas ?

Malou se gratte la gorge.

- Un jour Maribel m'a raconté sa jeunesse et je

pense que la clef dont elle parle est la clef d'une chambre.

Elle est issue d'une famille bourgeoise de province très conservatrice, elle était venue à Paris pour suivre ses études à la Sorbonne. Elle habitait chez une vieille tante dans le 4^e arrondissement, dans un hôtel particulier très chic. La vieille dame louait des chambres de service sous les combles. Elle était tellement pingre qu'elle ne logeait même pas sa nièce dans ses appartements. Elle lui louait l'une de ces chambres mansardées, mal chauffées et très sobrement meublées. Maribel y était heureuse et surtout libre.

- Et pourquoi elle aurait gardé cette clef ?

- Ce que je sais c'est que l'affaire a mal tourné quand la tante a découvert que Maribel recevait un homme barbu ...

- Oh, j'imagine mal Léon avec une barbe !

- Ça n'était pas Léon.

- Ah bon ? Mais il nous a dit qu'il avait rencontré Maribel dans un cortège à Paris !

- Non, le barbu s'appelait Jean, elle l'a connu quelques mois avant les événements, c'était son premier amour. La tante a mis un peu de temps à s'en apercevoir car ils prenaient beaucoup de précautions et puis un matin elle a guetté et trouvé l'homme dans l'escalier. Il a détalé comme un lapin. La tante n'a pas fait de détail, elle a ouvert la porte de Maribel, l'a sommée de prendre ses affaires et de partir sur-le-champ.

- Elle est allée où ? Chez le barbu ?

- D'après ce qu'elle m'a dit, le Jean en question vivait avec une bande d'amis et n'avait pas de place pour l'héberger, paraît-il.

- Alors, elle est allée où ?

- Chez sa copine de fac, Martine, qui lui a posé un matelas dans un coin de son studio.

Maribel avait emporté la clef de sa chambre en se disant que la tante allait se calmer et qu'elle reviendrait sur cette décision prise dans un élan de colère.

Mais deux semaines plus tard, Maribel s'est

rendu compte qu'elle était enceinte. Jean était drôle, brillant, faisait des études de droit, elle se voyait bien fonder une famille avec lui. Seulement, depuis qu'elle vivait chez Martine, elle ne l'avait pas revu malgré les nombreux messages qu'elle avait laissés au bar où ils avaient pour habitude de se retrouver. Alors un jeudi, elle a arpenté les rues du quartier et a aperçu Jean à travers la vitre d'un café. Il rigolait avec sa bande d'amis. La table était encombrée de verres vides. Une femme se serrait amoureusement contre lui. Abasourdie, Maribel a poussé la porte et s'est dirigée vers la table. Jean a d'abord feint d'ignorer sa présence puis il a levé son verre en braillant littéralement la chanson de Moustaki «Ma liberté, longtemps je t'ai cherchée comme une perle rare...» C'était «leur» chanson, celle qu'ils fredonnaient ensemble dans leurs plus doux moments de complicité! En massacrant cette chanson sous les yeux langoureux de la fille pendue à son bras, en articulant à l'excès le mot Liberté jusqu'à le rendre mièvre et ridicule, Jean jetait violemment Maribel hors de sa vie, bafouait ses rêves de futur commun et, sans le savoir, faisait émerger en Maribel la rage, la rage d'être furieusement indépendante et à jamais insoumise aux hommes.

Elle aurait pu s'évanouir, crier, se jeter sur lui, elle ne fit rien de cela. Telle une automate, elle se retourna et sortit dans la rue. Longtemps elle a marché dans la foule sans voir personne. Ses pieds l'ont conduite chez sa tante qui tous les hivers partait deux mois dans sa maison à Nice. La vieille dame n'avait pas changé la serrure et la chambre était telle que Maribel l'avait laissée deux semaines plus tôt. Elle se roula en boule et dormit 24 heures.

Le soir suivant, elle retourna chez Martine et lui raconta la scène du café avec force détails, comme si elle décrivait un tableau qu'elle avait vu dans un musée. Ordure, goujat, salaud... Martine était intarissable.

Maribel avait gardé pour Jean l'exclusivité de l'annonce de sa grossesse, Martine n'en savait rien. Maribel voulut vivre seule la première grande épreuve de sa vie d'adulte. Elle chercha dans son porte-feuille le papier sur lequel elle avait un jour noté l'adresse d'une femme qui recevait dans la clandestinité.

Maribel resta dix jours dans la chambre. Dix longues journées à souffrir, à saigner, dix interminables nuits à pleurer.

Puis un soir elle descendit l'escalier, droite comme un «i». Sa vie lui appartenait désormais; plus jamais personne n'abuserait d'elle, plus jamais personne ne pourrait railler devant elle le mot de Liberté.

- Saleté!

Malou sort brutalement de son récit.

- Quoi?

- Le barbu, quel sale type! répéta Francine. Elle a été courageuse tout de même, Maribel.

- Après ça, reprend Malou, Maribel s'est engagée dans les mouvements de libération de la femme pour la contraception et la libéralisation de l'avortement. Elle a milité toute sa vie et Léon l'a toujours encouragée. Dans leur couloir, n'as-tu jamais remarqué une photo d'elle brandissant une pancarte « Les femmes c'est comme les pavés, à force de marcher dessus on les prend dans la gueule »?

- Oui, enfin tu sais, moi... les slogans...

- Je sais...

- En tout cas, tu racontes bien les histoires, Malou.

Les deux femmes se lèvent et rejoignent leurs maisons. Black aboie à leur approche.

Léon jette les fleurs fanées sur le tas de végétaux au fond du jardin et rentre.

Il pose les tasses dans l'évier et allume la radio. La voix de Moustaki envahit la cuisine. Il baisse le son.

- Non laisse, demande Maribel en sortant de la chambre.

- Oh pardon, ma douce, je croyais que tu dormais.

- Tiens, il y a deux tasses, les voisines sont venues? Je ne les ai pas entendues.

- Elles sont parties il y a une heure environ. Tu faisais ton cauchemar avec la clef. Un jour il faudra que tu me le racontes, ce rêve récurrent qui te rend si agitée.

- Je ne m'en souviens jamais, tu l'as effacé.

Maribel pose un baiser derrière l'oreille gauche de son mari et chante avec Moustaki.



Ma liberté, tu as su désarmer toutes mes habitudes,

Ma liberté toi qui m'as fait aimer même la solitude,

Toi qui m'as fait sourire quand je voyais finir une belle aventure,

Toi qui m'as protégé quand j'allais me cacher pour soigner mes blessures...

